

SOUVENIR

A une amie.

Quand la brune hirondelle, en fuyant les frimas,
Retournera chanter sous de plus doux climats,
Quand l'oiseau de septembre, avec son aile grise]
Cachera le soleil et soufflera la bise,
Lorsqu'après la vacance, en partant à regret,
Il te faudra quitter tout ce qui te charmait
Pour aller au couvent et te mettre à l'étude ;
Alors, dans tes moments de triste solitude,
Accorde un souvenir, quelque petit qu'il soit,
A celui qui souvent songe beaucoup à toi.

JOS. ARCHAMBAULT.

Montréal, août 96.

A MORT, LES CANADIENS !

Chose horrible que la séparation !

Vous rappelez-vous les derniers moments d'une personne aimée : d'un père, d'une mère, d'un frère, d'une sœur ?... Oh ! dites, comme on se sent mourir soi-même, à la vue des derniers spasmes d'une agonie plus ou moins terrible... Le cœur se brise, quand on les voit là, sous ses yeux, râlant le dernier râle ; quand la Mort, triomphante enfin, étend sur eux sa main osseuse en même temps qu'elle les couvre d'un voile livide...

On a l'espoir, du moins, si l'on a gardé un peu de foi, de les retrouver, un jour.

Mais assister à une séparation éternelle de gens pleins de vie ; les voir disparaître à l'horizon, envoyant leurs derniers baisers avec leurs dernières caresses par dessus les flots bleus du beau Saint-Laurent ; avoir l'intime conviction qu'ils sont partis au-devant de la mort qui les guette là-bas de mille manières ; savoir que, même dans cet insondable mystérieux au-delà, on ne les reverra sans doute pas, parce qu'un abîme de blasphèmes et de suprêmes désespérances va les séparer de ceux qui, ici, les aiment—oh ! tenez, c'est à rendre fous de douleur ceux qui ont passé par ces souffrances !

Pourquoi, dites-le-moi, n'a-t-on pas jeté aux fers ces marchands de chair humaine à tant par tête, qui s'appellent : Agents d'émigration, ou représentants de ces pays d'une barbarie atroce ?—Pourquoi le peuple, le bon peuple de Montréal, n'a-t-il pas secoué sa torpeur devant cette iniquité, et pourquoi les pavés ne sont-ils pas sortis seuls de leurs alvéoles, pour barrer la route à ces trafiquants de chair blanche, et les lapider au besoin ?

C'est l'esclavage qui attend là-bas nos malheureux compatriotes. Un esclavage pire que la mort, et amenant, d'ailleurs, la mort bien vite.

Nous avions, en ces pays meurtriers et barbares, un oncle médecin, riche, honoré, estimé à Rio-de-Janeiro, à Nueva-Palmyra dans le Rio-Grande-do-Sul, et ailleurs. Ce qu'il nous a dit, à maintes reprises, lors d'un voyage qu'il fit en nos pays en 1872, eût suffi à détourner de semblables aventures les gens les plus insensés ! A cette époque, les noirs étaient encore esclaves ; mais malgré cela, il y avait le trafic dit des *coolies*, dans lequel trafic, on englobait les blancs aussi bien que les jaunes.

Les gouvernements d'Europe, à la suite des révélations faites en 1893 (si nos souvenirs sont exacts quant à l'année) par le consul d'Italie, puis par celui de France, les gouvernements d'Europe prirent des mesures radicales, et parvinrent à empêcher ces agents de la mort d'exercer leur lugubre industrie.

Ici, disent tous les journaux, le gouvernement s'est trouvé impuissant : qu'il fasse des lois comme en Europe, mais qu'il fasse vite : l'intérêt public l'exige.

Que l'on y prenne garde, en haut lieu : le sang appelle le sang ! Quand le peuple, trompé, violenté, martyrisé comme vont l'être nos malheureux compatriotes partis il y a huit jours, et comme ils ont commencé de l'être dès leur arrivée en pleine mer ; quand le peuple voit rouge, malheur, malheur !...

Ils ont commencé d'être martyrisés dès leur arrivée en pleine mer, nos pauvres Canadiens.

Nous n'inventons rien, et nous tenons à prouver ce

que nous avançons.—Nous avons fait, nous-même, une traversée par un steamer de cette compagnie prussienne à laquelle appartient le *Moravia*. Nous allons vous dire tout simplement les péripéties de ce voyage.

D'Anvers à la mer, les pauvres émigrants purent jouir du magnifique paysage se déroulant à leurs yeux. L'Escaut, allant s'élargissant de plus en plus, ménageait toutes sortes de surprises au regard charmé. Un joli village ; une ville cachée derrière un rideau d'arbres ; des phares, vrais monuments, surgissaient tout à coup, vers la droite surtout. Tout cela, ensoleillé, brillant, le vert tendre du feuillage tranchant sur le rouge sombre ou vif des tuiles, sur les dômes aux reflets métalliques des églises.

Puis, l'immensité mobile dans sa trompeuse immobilité, la mer, l'océan aux gouffres insondables, avec ses aspects de fonte en ébullition.

Là, tout change !

Des matelots, aux carrures athlétiques, le blasphème à la bouche, les yeux chargés de sinistres éclairs, intiment aux gens de troisième de quitter le pont et de s'enfoncer dans ces cales fétides dont l'odeur seule vous donne des haut-le-cœur.

Ils obéissent à regret, les pauvres.—Ceux qui ne vont pas assez vite, sont brutalement bousculés et poussés dans ces escaliers à pic où le moindre défaut d'attention peut causer une chute désastreuse.

On est en plein Océan. Plus que le cercle noir des abîmes à ses pieds, le cercle bleu profond sur la tête. Et à chaque horizon, vous croyez les voir se confondre en un embrassement monstrueux.

Le mal de mer exerce ses ravages. De pauvres femmes se sont étendues près des machines, sur le pont, à l'abri de la froide brise de mer : car elle est presque toujours froide, cette bienfaisante brise saline... pour ceux qui se portent bien.

Un matelot passe. Il donne des coups de pied à ces misérables à moitié mortes, et d'une voix terrible, leur ordonne de descendre ! Des enfants, des fillettes de 6 à 8 ans sont appuyées sur les genoux de leurs mères hébétées : ces Prussiens sans cœur les frappent à leur tour à coups de pied pour les forcer de déguerpir.

Une nourriture infecte et puante est distribuée. Jamais, les pommes de terre ne sont lavées, ni épluchées ! Une viande noire, visqueuse, d'une odeur de charogne, ou du poisson, vraie pourriture ! Le pain était moisi : sur notre réclamation comme publiciste, on leur en donna d'autre.

Voilà ce qu'auront nos compatriotes à bord du *Moravia* ; oh ! s'ils pouvaient nous téléphoner aujourd'hui, à présent, à l'heure où vous lisez ceci, vous seriez effrayés et vous sentiriez bouillonner tout votre sang dans vos veines !

Par une nuit de brouillard, à quelque distance des côtes d'Irlande, notre navire coule à pic une goélette anglaise : on stoppe quelque temps ; la syène lance sa note lugubre sur la plaine mouvante ; des matelots, des bouées en mains, une chaloupe prête à être lancée, jettent au vent des appels à donner le frisson... Puis, le navire reprend sa route ; le matin, on répara avec une activité fiévreuse les dégâts de l'abordage, avant que personne vint sur le pont ; et jamais, plus jamais, il ne fut question de cet accident.

Les pauvres veuves, les mères, les filles, attendent-elles encore leurs époux, leurs fils, leurs pères ?... Qui leur aura dit, depuis des années, s'ils sont morts, qui les a fait mourir, où ils sont disparus ? La misère s'est assise à leurs foyers depuis cette date fatale... et le navire prussien continue ses voyages, envoyant peut-être, de temps à autre, quelqu'autre petit bâtiment au fond des abîmes, sans plus s'en soucier que de celui dont nous venons de parler.

En temps de brouillard, violant les lois maritimes internationales, ils ralentissent peu ou point leur vitesse, sans souci des malheurs qu'ils sèment !

Mais un navire plus fort peut venir en collision avec eux : le *Moravia* peut éprouver un pareil désastre... ce serait presque préférable !

Pauvres compatriotes ! vous êtes partis en chantant, pour vous tromper vous-mêmes et vous empêcher

d'avoir peur. Vous séparer de vos amis, de vos biens, de la Patrie, cette âme vivifiant nos âmes, vous a causé un chagrin poignant que vous n'avez pas voulu laisser paraître. Mais que sera-ce quand vous serez convaincus que l'on vous a trompés, que l'on vous a réduits à l'esclavage le plus honteux, vous, hommes libres du libre Canada ? Quelle ne sera pas votre rage—rage impuissante, pauvres amis !—quand vous serez forcés de vous dire :

“ Est-ce moi, le chef de famille, le père de ces malheureux enfants, qui les ai voués aux fers, aux traitements barbares, à la mort la plus terrible, mort lente, peut-être, mort certaine, dans tous les cas, et avant l'âge ? ”

Et ici, Rachel pleure sur les siens, parce qu'ils ne sont plus !

Malédiction sur les marchands de chair humaine !

Jimmie Picard

PETITE POSTE EN FAMILLE

Aimée Patrie, Québec.—Bon et accepté.

Eneri, Montréal.—Passera, mais nous ne saurions dire quand.

Un jeune, Montréal.—Peut passer, à son tour. La prochaine fois, soyez plus viril.

Rosemadec, Saint-Lin.—Vous êtes trop “ révolutionnaire en poésie,” mon jeune ami. Impossible de publier votre dernier envoi... même cinq mois après sa réception. Il n'y a pas de raison pour que la pensée ne soit juste, le vers étant aussi convenable. La prosodie française, avec ses règles séculaires et sages, n'a rien à envier à la versification d'Albion.

Ribon, Montréal.—Bravo ! estimable collaborateur. Vous avez compris qu'un article sur novembre est d'autant plus assuré de passer en son temps qu'il nous est envoyé un mois d'avance.

LE COIN DES ENFANTS

LA FÊTE DE MIANNE

La joie est grande à la maison. En voulez-vous savoir la cause ? Mademoiselle Mianne (Marie-Anne) célèbre aujourd'hui le troisième anniversaire de sa naissance.

C'est pourquoi papa et maman, occupés à préparer les cadeaux destinés à leur chérie, sont enfermés dans leur chambre depuis deux longues heures, au grand déplaisir de la petite qui, ennemie de la solitude, vient de temps en temps heurter la porte, de son petit poing fermé.

Enfin, la porte s'ouvre et la mignonne s'élance dans la chambre ; mais elle s'arrête court, à la vue des jouets étalés sous ses yeux. Cette surprise ne dure pas, cependant, et fait place à la plus vive allégresse. L'enfant saute de joie devant ces cadeaux qui sont pour elle autant de trésors, allant de l'un à l'autre, sans s'arrêter à aucun ; puis elle se retourne et aperçoit ses parents qui la regardent en souriant. Alors, elle court se jeter dans leurs bras et les couvre de baisers. Je vous laisse à penser si ses caresses lui sont rendues.

Mais ce n'est pas tout ; après ces touchants élans de tendresse entre le papa, la maman et leur cher bébé, Mianne se dispose à faire l'inventaire de ses richesses. “ La belle poupée,” dit-elle, c'est “ son père ” qui l'a achetée... pour Mianne ! et pis, le ti piano, c'est “ sa mère ” qui le donne à sa tite fille, hein ! Ainsi de suite jusqu'à ce que tous les donateurs soient nommés.

Mais le temps passe ; le père, que son travail appelle, doit s'éloigner, avec peine, de cet intérieur si joyeux. Après avoir embrassé vingt fois sa petite bien-aimée, il la laisse, toute à son bonheur, auprès de sa bonne mère et s'en va, le cœur rempli d'une émotion délicieuse, emportant, lui aussi, du bonheur sans mélange pour toute une journée.

LISSETTE.